

Génies, étonnez-moi!

Renaud Longchamps

Number 58, December 1994, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19655ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

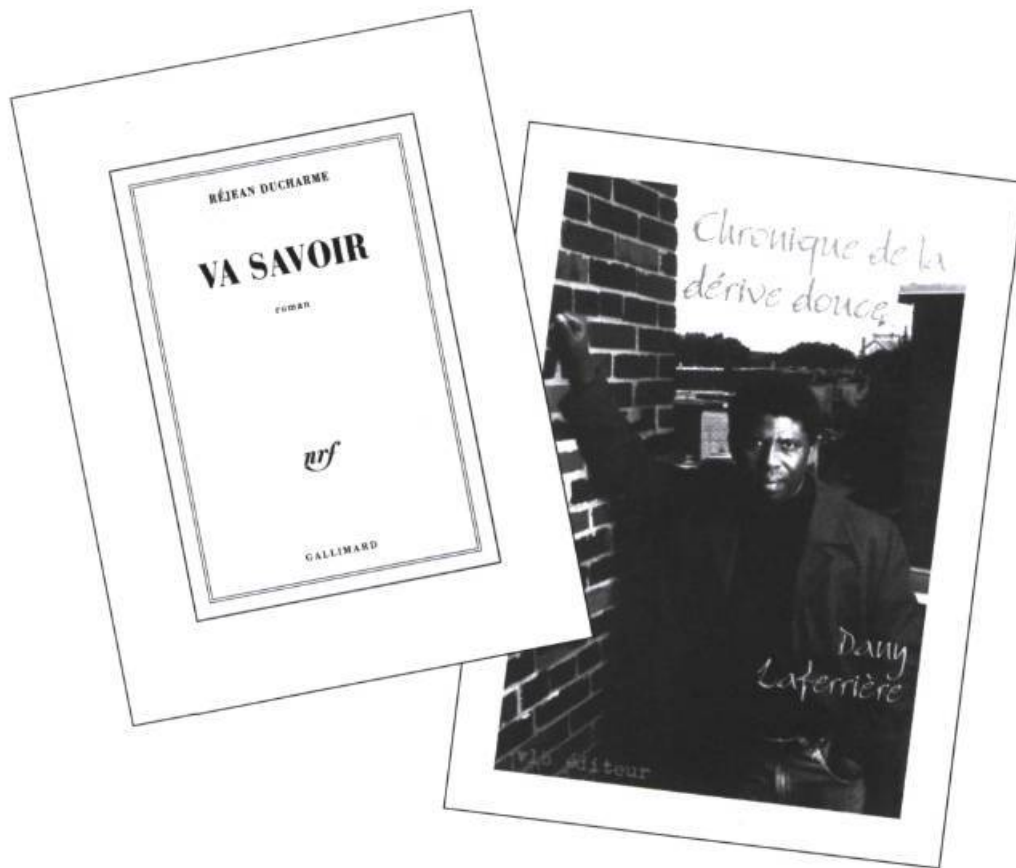
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Longchamps, R. (1994). Génies, étonnez-moi! *Nuit blanche*, (58), 16–17.



Génies, étonnez-moi !

Moi, ça m'intéresse pas de parler du dernier Ducharme¹. J'aimerais mieux laisser le procès-verbal de cette masse critique pour une critique de masse aux journalistes échevelés à soixante-quinze mille piastres par année. Pour les singes et les initiés, les petits jeux de mots faciles de *l'hauteur* n'impressionnent plus. Et il ne suffit pas de truffer une histoire d'une consternante banalité de propos candides et acidulés, *végète-à-rien* et botaniques pour sauver Fanie et Rimi de la *chiniaiserie* (néologisme : chinoiserie et niaiserie). Ma tante Tendresse est passée par là, il y a des lustres. Elle a ramassé tous les enfants pas sages un soir d'orage, juste après le passage des sauvages. Elle a déjà donné. Et le chérubin qui reste en moi n'est plus un feuillu tolérant. Je suis une épINETTE noire, noire de rage qui n'entend pas se faire passer un sapin, ni une tordeuse de mots.

Le lecteur est en présence d'un roman à la médiocrité inspirée, d'une prose naïve au rythme fané,

d'une tessiture volontairement démodée. Un texte à la composition impeccable, digne d'un auteur majeur, d'un génie fatigué aux thèmes mineurs. Pour Réjean Ducharme, la vie s'est arrêtée quelque part dans les années 70, au détour d'une pré-andropause. Tout comme le Québec, d'ailleurs. Depuis, il se passe rien. Rien. Nous nous ennuyons. Ferme. (Depuis la naissance de mon troisième et dernier enfant, je ne pleure plus. Hier, mon fils de onze ans a été menacé avec un poignard. Une estafilade, sans plus. Mais une agression. Une de plus. Ici aussi, c'est Fort Apache. Ducharme s'en crisse. Il ne me connaît pas. Il n'en a rien à cirer de l'horreur et de la terreur que j'ai ressenties à la vue de ma benjamine au visage lacéré par un chien errant.) Il n'en a plus que pour les pitous parce que, enfant prodige, il a été tabassé et retabassé au retour de l'école par des jeunes loups, des jeunes jaloux, des jeunes voyous. J'ai suivi le même parcours du combattant intellectuel dans un *no children's land*

et j'en suis ressorti comme lui *poqué*, humilié, révolté, enragé. Mais je ne me suis pas sauvé des morveux pis des baveux, des *roffes de toffes* pis des teigneux pour causer enfance aux chiens. Mes enfants, ils sont réels. Ils sont également une métaphore essentielle à ma vie, et non à celle des Rin Tin Tin allégoriques et des Lassie symboliques de Monsieur Ducharme.

Il pleut ; il ventouille. Pourquoi se passerait-il quelque chose ? L'univers ducharmien est une enfilade de mini-catastrophes existentielles, où l'amour se partage quelques fois, fragile, fugace, mais ne rassemble jamais. Où l'espace est science exacte de l'éloignement. Où le temps s'épuise dans l'instant insignifiant sur une éternelle terre de force. Dans cet univers nucléaire, les solidarités restent à inventer dans les heures lentes, les grosses poutines et les petites routines. *Va savoir* ne pêche pas par excès d'élévation. Mais *Va savoir* ne s'envase pas. Tout juste suivons-nous le fil ténu de la raison à l'horizon de la dégradation sociale,

politique et économique. Tout juste percevons-nous un état ordinaire de la matière vivante qui interagit avec l'espace fondamental forcément dérisoire.

Qu'est-ce que ça mange en hiver, cette *radaquouère* ? Ça joue au billard tard le soir, ça s'enfume, ça s'enrhume, ça parlote, ça papote un peu le peteu, ça cause à la petite Fanie à cause que, ça file pédophile, ça drague la ouétrice, ça tague du regard, ça retape une ruine pis ça babine-babine, ça attend Maria Chapdelaine-Paradis, la femme des belles histoires des pays d'purgatoire, la fille à Maria Chapdelaine et à François Paradis. Pis le lendemain, la main sur le cœur, ça crève un peu sans trêve, ça se décrit, ça lit pas, ça s'écrit un peu juste pour nous émouvoir, juste pour voir si ça va se matcher un jour, ça *pète au man* pis ça *riz* des chinoiserie (jeux de mots faciles), ça dérive sexuellement et textuellement, ça engueule les gueux, ça terrorise Marie, ça herborise Victorin, ça déchire le traité d'union pas loin pis enfin on se retrouve devant rien, c'est-à-dire devant la petite vie, la substantifique petite vie. Et il y en a pour trouver du génie dans une telle botte de fins fins.

Vous n'êtes pas fatigués de lire l'histoire de la petite fille à la parole facile, farouche, fantasque, toute de travers dans ses vers ? Vous n'êtes pas tannés des personnages tout croches, avec des poches sous les yeux pis des roches dans les souliers ? Tu l'as dis l'ami, la p'tite vie il n'y a pas d'avenant là-dedans, il faut se travestir ailleurs.

L'auteur de *La fille de Christophe Colomb* a perdu du charme et ses plumes claires de pauvre richard dans ce dernier roman. Entre la fausse patrie et le faux pays, entre Maman-la-France et Papa Ottawa, il y a le Québec, le pays du confort et de la différence, le « gros Nouveau-Brunswick » (Chrétien) des « joueurs de banjo » (Mulroney). Il y a aussi le pays équivoque pour celui qui publie à Paris et vend ses manuscrits à Ottawa. Entre celui qui élève des chiens et qui nous parle des enfants « en chair et en noce » qu'il n'aura jamais, il y a le territoire de l'inconscience, la future réserve de la pure insignifiance. C'est évidé, c'est évidé, et que l'auteur se passe ça entre les dents.

Quant à Dany Laferrière², ce fils adoptif de Christophe Colomb, il

nous propose avec sa *Chronique de la dérive douce* trois cent soixante-six petites proses (et non pas trois cent soixante-cinq comme l'indique maladroitement l'éditeur) comme autant de traits colorés et bigarrés, autant de piécettes drolatiques, ironiques et moqueuses qui, de ce fait, ajoutent une riche courteline dans le coffre en cèdre de notre pays équivoque et glacé. J'ai souri ; j'ai ri ; j'ai été ému ; j'ai rougi ; j'ai ragé. Par contre ce doux cabotin, dont les célèbres entrevues servent à allumer les bûches de mon foyer, ce tendre incendiaire, dis-je, ne nous apprend rien de neuf sur les états d'âme de l'immigrant. Sa magie tient surtout à son style inimitable, où l'économie générale du texte est scrupuleusement respectée ; ce qui décuple son pouvoir de fascination et d'attraction, même chez le lecteur le plus blasé. Dany Laferrière pourrait écrire cent pages sur la vie sexuelle et transsexuelle des coquerelles et on s'en laisserait pas. C'est ainsi. Devant un écrivain, un vrai, nous nous inclinons bien respectueusement. Et devant le grand écrivain, le lecteur ne se gênera pas pour lui signaler ses bavures. Car il est facile et maladroit d'écrire de telles âneries, par exemple : « Dès qu'il y a plus de dix Noirs dans une zone, on appelle ça un ghetto. Dès qu'il y a plus de dix mille Blancs dans une zone, on appelle ça une ville. » À ça, un blanc-bec haineux répondrait du tac au tac : « À Port-au-Prince, dès qu'il y a plus de dix Blancs dans une zone, on appelle ça un ghetto. Dès qu'il y a plus de dix mille Noirs, on appelle ça un bidonville. » Plus loin, dans toute sa naïveté, l'auteur nous demande « pourquoi les Blancs ont-ils toujours la même réaction devant le racisme » ? Nous aurons la politesse de ne pas lui demander la sienne, ni à son peuple.

Il serait déplacé aussi de signifier à Monsieur Laferrière que nous ne l'avons pas invité à cracher dans notre sauce blanche, et s'il fait tellement froid au pays du frette que ce grand écrivain lance en riant qu'on devrait donner une prime aux immigrants qui restent, nous lui demanderons bien respectueusement de se la fermer. Presque tous les Québécois sont descendants d'artisans et de paysans qui ont souffert cent froids et mille misères et qui sont restés ici, envers et contre tous, depuis des siècles d'assimilation, de mépris, de solitude. Cette douce méprise sur

les Québécois, ce doux mépris pour le peuple québécois et pour tous les peuples en général serait résumé par la boutade suivante : « La plus grande énigme, c'est le fait que les gens acceptent de passer toute leur vie sous ce climat quand l'équateur n'est pas si loin. » Quand on aime son pays, Dany, on y vit toute sa vie. On le défend. On le parcourt, de long en large. On s'éreinte dans son étreinte, et pas seulement entre les cuisses de la première pitoune de passage. On s'arrête et on s'assoit tout près du peuple et on l'entend parfois gémir sur ses défaites passées, sur ses présents malheurs, sur ses joies futures. Bref, on l'aime et on l'habite, dans tous ses états. Quitte à passer pour un épais dans le plus mince. Compris ? Mais de cette petite morale de salle paroissiale, tu n'en as cure... Tu rêves à l'universelle gloire américaine et à la vaisselle d'or du couchant.

Le grand écrivain dédie son livre à Jacques Lanctôt, son éditeur, et à David Homel, son traducteur. Jusque-là, ça va. Il le dédie ensuite à Montréal, « la ville où ils vivent qui m'habitera toujours », même si le *sirius* auteur réside maintenant six mois en Floride, six mois à Montréal. Ce faisant, Dany Laferrière accomplit, bien jeune, le rêve bas de gamme de tout Québécois bedonnant à la philosophie étroite du *me myself and my eye* : profiter du meilleur des deux mondes, comme le dernier des trafiquants mohawks, quitte à s'interroger benoîtement, dans quelque nuit d'insomnie solaire, sur la finalité de l'Amérique désaxée et perdue au dépotoir de Port-au-Prince grouillant de ses vies noires dépouillées de tout, même de la sombre éternité animale qui s'agite en chacun de nous, en un pays désespéré et désespérant. Alors là, ça ne va plus. Va savoir... ■

par Renaud Longchamps

1. *Va savoir*, par Réjean Ducharme, Gallimard, 1994, 267 p. ; 26,95 \$.

2. *Chronique de la dérive douce*, par Dany Laferrière, VLB, 1994, 136 p. ; 16,95 \$.